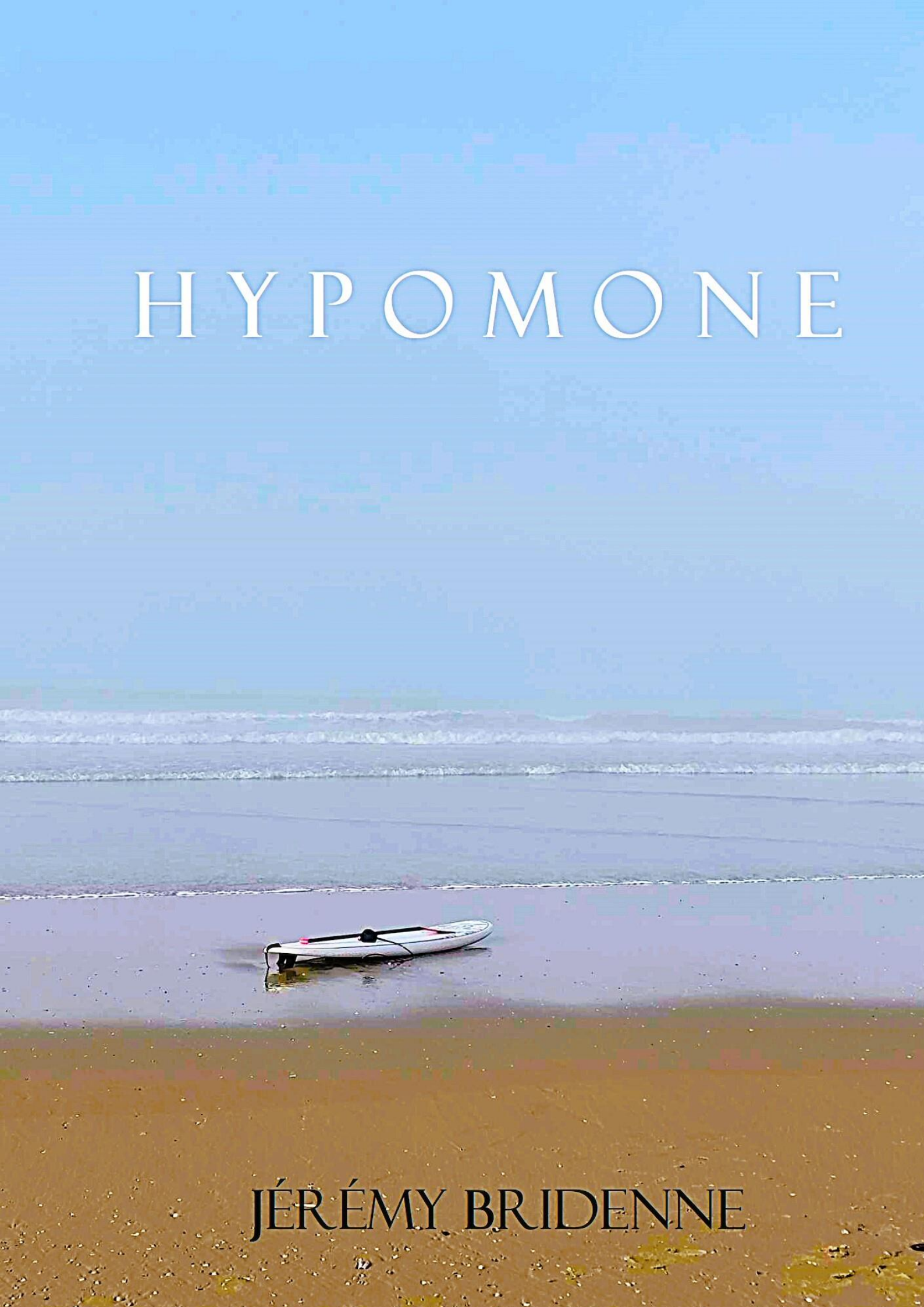


HYPOMONE

A full-page photograph of a beach scene. In the foreground, a white kayak with black and red accents lies on the wet, golden sand. The middle ground shows the calm sea with gentle, white-capped waves rolling in. The background is a vast, clear blue sky. The overall mood is peaceful and minimalist.

JÉRÉMY BRIDENNE

Jérémy BRIDENNE

Hypomone

© Jérémy BRIDENNE, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7746-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux héroïnes et aux héros du quotidien

que nous sommes toutes et tous...

« Ne confondez jamais le mouvement avec le progrès.

Parce que vous pouvez courir sans aller nulle part. »

Denzel Washington (acteur et réalisateur américain)

« À ceux qui perdent tout ce qu'ils misent

Mais qui ne retournent pas leur chemise pour séduire ceux qui les méprisent ;

À ceux qui peignent nuit et jour

Des sorties de secours

(...)

Aux solitaires

Qui voudraient bien

Un jour, une heure, une seconde

Connaitre ceux qu'on appelle "tout l'monde" ;

Avoir un rendez-vous demain,

S'évader dans un verre de vin. »

Le chant des grives (Album « Isa », de Zaz. Parlophone, 2021)

PROLOGUE

« Pleine lune, le bateau se balançait sous les étoiles...

— Que marmonnes-tu encore, toi ?!

— Rien...

Madeleine s'interdit de développer sa pensée à voix haute à sa meilleure amie, elle ne la comprendrait pas. Même si elle crève d'envie de lui hurler sa colère. Plus même : sa rage ! Alors, elle murmure celle-ci sous forme poétique avec ce vers qui lui rappelle le temps où elle était en pleine santé. Le bateau est cette jeune femme qu'elle était, et qui naviguait au gré du vent sur les flots de la vie, avec entrain et joie, dans les moments joyeux et les périodes plus incertaines. La pleine lune représente son intuition, ses rêves. Cet astre qui la guidait comme une bonne étoile...

Elle pense que, même cette métaphore, sa copine ne la saisirait pas. En réalité, c'est elle qui ne comprend pas ce qui lui arrive. Pire encore, elle ne l'accepte pas.

Depuis qu'un spécialiste lui a diagnostiqué cette maladie, cette rogne sourde grossit à vue d'œil, comme si elle s'était elle aussi nourrie de cette sentence. Comme une tique sur un chien. Comme une taxe sur un citoyen français. Comme un puits dans un champ pétrolifère. Tout pareil. Ou presque. Car ici, la psychologie humaine s'en mêle, et complexifie encore un peu plus les affaires. Cette émotion l'engloutit. Elle n'arrive pas à s'en défaire. Pour le moment, du moins. Le cerveau est parfois procrastinateur quand il s'agit de sortir de son confort, et de changer. Alors, à quoi bon ?

— Allez, on se tire, la fofolle ! »

Les temps sont durs pour les rêveurs.

Clémentine se lève et tapote énergiquement son jean pour dégager le sable incrusté. Elle n'a même pas pris le temps de laisser Madeleine se lever, et la pauvre reçoit tout dans la figure. Sans lui prêter plus d'attention, elle la prend par la main et l'entraîne sans consentement vers un groupe de jeunes inconnus qui chahutent autour d'un feu à une cinquantaine de mètres plus bas, sur la plage. Dans un crépuscule en clair-obscur où les couleurs façonnent le ciel d'un relief plus que troublant, les deux amies peinent à voir où elles posent leurs pieds nus. Les dunes regorgent d'oyats, c'est vrai, mais quelques imbéciles laissent ici et là canettes métalliques et verre cassé. En s'approchant de ce feu de camp interdit, Clémentine et Madeleine perçoivent un peu plus l'ambiance sonore locale. Un fond de musique salsa portoricaine tamise les échanges verbaux moins mélodieux. Elles devinent qu'il s'agit de personnes du coin, comme on dit ici. L'accent marqué des gens de Nord, qu'elles découvrent avec délice depuis le début de leurs vacances, est singulier. La légende est vraie : les « ch'tis » sont accueillants et sympathiques. Même si ici, elles sont plutôt dans le Pas-de-Calais. C'est du pareil au même !

À quelques mètres du groupe, elles sentent même les marshmallows grillés et, sans même qu'elles n'aient le temps de se présenter à eux, les jeunes gens les invitent à les rejoindre en levant une brochette de bonbons.

« Holà les belles brunes... Une p'tite coupette, ça vous dit ?

— Avec plaisir ! répond Clem, pleine d'enthousiasme.

— Et ta copine aussi ?

— Euh... Oui, d'accord. Un fond.

— Cool ! Que faites-vous ici ?

— Nous sommes en vacances encore pour une semaine. On vient de Paris. La riche tante de Madeleine a un appart au Touquet, et elle n'en avait jamais profité. Je sais, elle est dingue !

Madeleine foudroie sa copine d'un regard désabusé. Elle repose finalement sa flûte de champagne et tourne les talons à ce groupe d'humains dont elle ne partage finalement, ni le sens de la fête, ni l'insoutenable légèreté de l'être.

— Oh, ça va, on rigole... Reviens !...

— Va te faire foutre ! Tes affaires seront sur le palier quand tu reviendras et oublie-moi pour toujours. Sale conne !

— Ouuh ! clament en chœur les jeunes.

Ce coup d'éclat est totalement atypique de Madeleine ! Clémentine, inhabituée à ce comportement nouveau en reste comme deux ronds de flan.

— Et au cas où tu penserais que c'était une erreur de ma part, je te le redis : va bien te faire foutre ! De la part de ta copine « la dingue » et de ma gentille tante qui nous prête gratuitement son appart ! »

Madeleine joint le geste à la parole. Et avec sa maladresse reconnue, elle lâche une de ses chaussures qu'elle avait gardées en mains. La scène est tragi-comique.

Les tempes de la jeune trentenaire battent au rythme de sa colère et ses ruminations assourdissent la joyeuse mélodie de *Moliendo Café*¹ de Ray Pérez, en arrière-plan. Avant de se rendre compte qu'elle a quitté la plage et la douce chaleur du sable d'un soir d'été en Côte d'Opale, elle se fait gentiment interpeller par un équipage de policiers depuis un véhicule banalisé :

« Tout va bien ?

¹ *Moliendo Café* (titre de l'album « Legend », Ray Pérez, Pyraphon Record, 1971).

— Hein ? Madeleine sort de sa transe, et répond par l’affirmative, avec un léger hochement de tête.

— Alors remettez vos chaussures s’il vous plaît. Et bonne soirée. »

Ici, on ne rigole pas avec le respect. L’un des rares endroits de France où la Police fait son travail avec cette conscience surannée. La tenue vestimentaire de rigueur passe aussi par le port de chaussures quand on arrive en cœur de ville. Elle se rend compte qu’elle a dépassé sa voiture, en stationnement plus bas, dans une rue perpendiculaire à l’esplanade touquettoise. Vraiment à côté de ses pompes...

Dans un bel appart, en plein centre du Touquet.

Troisième puits d’eau installé. Madagascar, 2013.

« Tata, tu es encore avec tes vieux souvenirs ?

— Oh !! Mais tu m’as fais peur, jeune fille ! Je ne t’ai pas entendue rentrer !

Silence.

Tu es toute seule ? Où est Clémentine ?

— Je l’ai plantée sur la plage. Elle m’a saoulée...

— Ah oui ? Mais, tu ne peux pas faire ça ! Et s’il lui arrivait quelque chose ?

— C’est bon, tata. On est au Touquet, on n’est pas dans le 93 !

— Justement ! Certains jeunes d’ici se pensent au dessus des lois avec leur fric. Ne porte pas de jugement hâtif sur qui que ce soit. Même, et surtout, à propos d’un environnement qui paraît... *clean*.

— Mmm.

— Jeune fille, j’ai passé ma vie à voyager. Dans des coins que la France jugeait, dans mon vieux temps, comme peu fréquentables, si tu vois ce que je veux dire... Eh bien, je suis fière de ne pas avoir écouté les consignes de nos politiques de l’époque.

Marie-Noëlle fixe sa filleule par-dessus ses petites lunettes rondes. Tout est rond, d'ailleurs, chez elle : de sa coupe de cheveux qui lui donne un air de Mireille Mathieu croisée avec Pollux, à sa féminité généreuse, en passant par son caractère arrangeant et sa nature affable.

Cette photo dont tu parles, comme toutes les autres, c'est plus encore qu'un album-souvenirs. C'est la trace de mon passage sur terre, Madeleine... Ce que je vais laisser comme héritage. Je n'ai pas d'enfants, comme tu le sais... J'ai voyagé toute ma vie, conduite par mes convictions. Ma foi m'a permis de donner plus de moi que ce que je pensais : à ces femmes seules, à ces enfants, à ces pauvres... Et puis, après cette fichue épidémie, ce Covid qui m'a plongée dans le coma plusieurs semaines, ce don de Dieu pour le voyage solidaire et volontaire m'a été repris. Ma fragile santé ne me le permet plus...

— Je sais, tata, je suis désolée.

— De quoi es-tu désolée ? Je ne te fais pas la leçon ! Je profite d'un moment d'égarement si rare chez ma filleule préférée pour te parler de moi : c'est totalement égoïste !!

Marie-Noëlle appuie ces mots d'un regard malicieux et complice, avant de reprendre :

Ce talent repris s'est transformé en combat, aujourd'hui. Contre la Sécurité Sociale, les grands pontes de la médecine, et le ministère de la Santé pour faire reconnaître le Covid long comme une affection de longue durée. Il n'y a plus qu'en France que le débat sur une origine purement psychologique existe encore. Partout ailleurs dans le monde, et des études de plus en plus nombreuses le montrent et le démontrent, le Covid long est reconnu comme une maladie à part entière, et il n'est pas le fantasme de fainéants qui ne voudraient plus travailler.

— Où veux-tu en venir ?

— Je veux en venir à ce que l'on peut se renouveler toute sa vie, Madé... Je suis morte, en quelque sorte, des dizaines de fois : de mon retour de Bolivie, où les indigènes restent avec un sentiment d'injustice légitime envers nous, les Européens, pour avoir pillé leurs richesses, et violé leur culture. Je suis morte le jour où j'ai appris que je ne pourrai pas avoir d'enfants... D'enfants à moi... D'enfants *de* moi... Je suis morte quand ton oncle m'a quittée après l'annonce de ma stérilité... Je suis morte quand le Covid m'a mise entre deux eaux, et depuis qu'elle m'empêche d'être reconnue comme vraie malade à ce jour, et de monter un escalier sans avoir à m'arrêter à chaque étage pour retrouver mon souffle...

Marie-Noëlle laisse passer un ange.

Tu vas mourir mille fois, jeune fille... Tu ne choisiras pas ces petites morts, mais tu as le devoir de trouver le moyen de renaître de celles-ci en attendant l'ultime... *Hypomone*.

Madeleine a déjà entendu ce terme qui l'interpelle. Elle fronce les sourcils et regarde sa tante avec l'air intrigué des personnes dont la curiosité est piquée. Marie-Noëlle lui souffle :